1re Année. — N° 18. Quinze centimes le numéro à Paris Le 3 Novembre 1864.

ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.
France	10 fr.	6 fr.
Etranger	12	7
Outre-Mer. . . .	14	8

On s'abonne au bureau du journal ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.

On s'abonne également chez M. LEDOYEN et chez tous les autres libraires.

L'abonnement part du 1er de chaque mois

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 2 fr. la ligne.

BUREAUX : Rue de l'Abbaye-Montmartre, 6. — Vente au numéro, chez LEDOYEN, libraire, galerie d'Orléans, 31, (Palais-Royal). BRASSEUR, id., galerie de l'Odéon, 11 *bis*. TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8.

Paris, le 3 Novembre

LETTRES D'UN CHRÉTIEN SUR LE SPIRITISME

QUATRIÈME LETTRE

Paris, le 15 juillet 1863.

A Mademoiselle Clotilde Duval, à Valence

CHÈRE CLOTILDE,

Quand vient avril, amandiers, pêchers et pommiers se parent de leur neige odorante; mai, après lui, arbore ses vertes et vivifiantes couleurs que juin, tisseur habile, vient émailler de blanches pâquerettes et de boutons d'or ; puis juillet, comme une fiancée, lisse et parfume ses blondes et luxuriantes gerbées; août, somptueux comme un empereur et généreux comme un amant heureux, jette ensuite à toute volée ses fruits dorés et savoureux par les vals et les monts; enfin septembre aux joyeuses chansons, tout enguirlandé de pampres et de grappes vermeilles, vient entonner le chant du pressoir : ainsi tout arrive en son temps.

Donc, mon amie, lorsque l'heure est venue pour l'éclosion d'une idée nouvelle, toutes les négations sont impuissantes à en empêcher l'avénement d'abord, et ensuite le triomphe. Lorsque le fruit est mûr, il tombe, s'il n'est cueilli, et profite à la terre. Rien ne se perd. Ainsi de la préexistence des âmes. Cette idée portée dans leurs flancs par les philosophies et les religions passées, a germé dans le sein des religions et des philosophies modernes. Au surplus, elle a laissé dans l'histoire des peuples des traînées si lumineuses qu'il est impossible de la méconnaître. De même qu'une liqueur généreuse en fermentation brise quelquefois sa capsule et jette dans l'atmosphère les monades odorantes et parfumées qui la composaient, de même l'idée de la préexistence, devançant l'heure de sa parturition, vague, confuse, mal constituée, s'est échappée en différentes époques des cerveaux qui la contenaient.

Je ne sais plus quel écrivain, Balzac peut-être, a cité un faiseur de statistique dont l'originalité consistait à tout mesurer d'après son parapluie : « Le clocher de Strasbourg, — disait-il, — a tant de parapluies de hauteur; de Paris au Havre j'ai parcouru tant de parapluies.» Eh bien! ma chère cousine, tous les auteurs qui traitent notre planète de vieux monde, mesurent celle-ci à leur parapluie. Les soixante siècles que, suivant la chronologie génésiaque, la terre aurait parcourus, nous paraissent quelque chose de phénoménalement long; mais les trois cents siècles que les géologues contemporains assignent à notre globe nous semblent trois éternités. Et pourtant, qu'est-ce qu'un jour dans la vie d'un homme? Qu'est-ce qu'un siècle dans l'éternité? un grain de sable, un atome, moins que rien!

Ah! Clotilde, combien le *γνῶθι σεαυτόν* du divin Socrate est encore de mise aujourd'hui, et comme cette maxime prouve la profondeur de vue et la large pénétration de ce sage, illustre entre tous. O homme! ***connais-toi toi-même!*** nous répète-t-il encore du haut de sa triple incarnation; mais le savant, le philosophe, le prêtre lui-même, énorgueillis de leurs progrès intellectuels, dédaignant leur propre connaissance, ont voulu mesurer la divinité et discuter gravement sur sa *substance* ou sa ***non-substance***. Eh quoi! nous nous ignorons nous-mêmes et nous voudrions décrire cette vaste Entité? non, non, revenons à la simplicité, et bornons-nous à adorer Dieu dans ses manifestations diverses, et à le bénir dans sa création.

Pour comprendre, sinon l'âge réel de la terre, quant au cycle qu'elle doit parcourir, tout au moins celui qu'elle peut avoir effectivement, nous y arriverons en prenant l'homme comme point de comparaison. Raisonnons. Tout, ici-bas, obéit à la loi du progrès : ceci est démontré. Du berceau à la tombe, la progression humaine est manifeste, au point de vue spirituel, sinon au point de vue matériel. Il ne s'agit donc que d'appliquer la loi de cette progression à notre planète considérée individuellement.

Qui ne connaît la théorie du rosier ou de la feuille de chou, sous lesquels on raconte aux petits enfants qu'on les a trouvés ? Eh bien ! il me paraît démontré que l'humanité terrienne en est encore à l'histoire de la feuille de chou. L'obscurité la plus profonde recouvre les origines humaines, et l'œil du chercheur s'arrête devant un obstacle impénétrable, quand il veut en sonder les conditions. Néanmoins, l'analogie évidente qui existe entre l'homme et l'humanité, pris abstractivement, nous permet d'entrevoir un point lumineux dans les ténèbres de l'origine de celle-ci. Soit dans un siècle, soit dans vingt siècles, soit peut-être dans dix ans, un rayon de lumière, parti d'en haut, viendra éclairer cette question réservée. J'entrevois cela comme une certitude ; cette foi m'est venue comme une intuition. L'application de cette loi de l'homme à l'humanité engendrera des conséquences d'une incalculable portée. Ce sera une source de certitudes relatives qui garderont l'espèce humaine contre toutes futures défaillances. Oui, mon amie, de même que, pour l'enfant, il arrive un âge où le mythe du rosier fait place au réel, de même, pour l'humanité, l'heure bénie arrivera où le mystère s'effacera dans la réalité. Il est certain que l'homme, en raison de la fragilité de ses organes dans l'âge tendre, ne retrouve jamais dans son souvenir l'histoire de ses premières impressions externes et cérébrales; cependant, tous les faits, toutes les circonstances, qui ont accompagné ses débuts dans la vie, peuvent lui être rappelés fidèlement par ceux qui ont entouré ses premiers pas, ses premières heures, de cette sollicitude continue qu'une mère sait trouver en son cœur. Poursuivant ma comparaison, je dis qu'à un moment donné, la sollicitude maternelle qui a entouré de soins les premiers pas de l'humanité, substituera à la donnée confuse que nous avons de la création, la vérité absolue sur ce qui s'est accompli. J'en conclus naturellement que l'orbe qui nous porte n'a point encore

FEUILLETON DE L'AVENIR

L'ASSASSIN

DE L'ALCHIMISTE

Je sais une légende du nord de la France, qui me donne le frisson rien que d'y penser.

Il s'agit d'un alchimiste qui a poignardé son propre père pour s'approprier le secret du grand œuvre, découvert par le vieillard et révélé dans un livre magique.

Ce forfait a été commis au fond d'une de ces mystérieuses cryptes, si communes dans le Cambrésis, et sur l'une desquelles, soit dit en passant, se trouve bâtie la ville qui eut Clodion pour roi, que conquit Louis XIV, et dont Fénélon fut l'archevêque.

Son crime accompli, l'assassin ramasse le livre qui contient le secret de son père, et s'approche d'une lampe pour lire les formules fatidiques. A l'instant même, la lampe saisie par une main invisible, est transportée à l'extrémité du souterrain, où elle apparait comme une lueur phosphorescente. L'alchimiste, son livre à la main, court vers elle ; la lampe recule devant lui ; et depuis des siècles et des siècles, plongé dans l'obscurité, haletant, baigné d'une sueur glacée, accablé de fatigue, mourant de soif et de faim, en proie au désespoir et toujours son livre à la main, il court, sans pouvoir mettre un terme à sa marche épouvantable, sans pouvoir approcher de la lampe les pages magiques !

Certaines questions scientifiques, quand je me penche sur leur abîme, me font éprouver quelque chose du vertige du damné dont la légende flamande raconte l'histoire.

De ce nombre, plus que toute autre, est la question de l'aliénation mentale. Où commence-t-elle? où s'arrête-t-elle? qu'est-ce qui est folie et qu'est-ce qui est raison? Quelle nuance imperceptible sépare le génie de la démence, la vision céleste de l'hallucination? Pas une voix humaine ne répond à ces questions fatales. Et cependant, que de savants ont écrit sur la folie! Aristote, Zénon, Chrysippe, Érasme, Arnold, Chrichton, Ferriar, Hibbert, Esquirol, Fabret, Darwin, Heuret, Paterson, Abercombrie, Bonnet, Foville, Lélut, Bland, Calmeil, Aubanel, Baillarger Michéa, Szafkowski, Dendy, Parchappe et Brierre de Boismont.

Ce dernier surtout, a publié un livre intitulé *des Hallucinations*, et dans lequel il professe qu'un homme peut tout à la fois être fou et raisonnable, c'est-à-dire, voir des êtres surnaturels, subir des visions, entendre des voix mystérieuses, et cependant rester en possession de son intelligence, de sa volonté, et même de son imagination.

Son volume renferme des milliers d'observations médicales.

Ces observations sont, la plupart, de petits drames, tantôt sinistres, tantôt bouffons.

— J'ai connu, dit Wirdan, cité par M. Brierre de Boismont, j'ai connu un homme fort intelligent et très-aimable qui avait le pouvoir de placer son image devant lui ; il riait de bon cœur à la vue de son sosie, qui paraissait aussi lui-même toujours rire. Cette illusion fut pendant longtemps un sujet de divertissement et de plaisanterie ; mais elle eut une fin déplorable. Le pauvre homme se persuada peu à peu qu'il était hanté par son double. Cet autre lui-même discutait opiniâtrement avec lui, et à sa grande mortification, le réfutait quelquefois, ce qui ne laissait pas de l'humilier beaucoup, à cause de la bonne opinion qu'il avait de son raisonnement.

Quoique le singulier malade ne fût jamais soumis à la plus légère contrainte, il finit toutefois par prendre en dégoût la vie, et résolut de ne pas commencer une nouvelle année. Il paya toutes ses dettes, enveloppa dans des papiers séparés le montant des dépenses de la semaine, attendit, un pistolet dans la main, la nuit du 31 décembre, et, au moment où la pendule sonnait minuit, il se fit sauter la cervelle.

Patrie, du 15 juin 1859. SAM (HENRI BERTHOUD)

atteint son âge de raison. Un vague pressentiment m'agite, un influx supérieur me le dit : cette époque arrive, cette ère commence où Dieu permettra à la grande famille humaine de voir clairement et nettement dans l'histoire de son passé, c'est-à-dire de sa première enfance. Voilà pourquoi l'idée spirite éclate aujourd'hui partout, sous le chaume et sur le trône, dans les cités babyloniennes et dans les hameaux perdus sous les neiges alpestres, parce qu'elle est la clef qui doit nous ouvrir le monde des certitudes. Pour moi, je sens dans cette diffusion de la faculté médianimique, l'évidente action de la mère protectrice de notre terre, qui enseigne à celle-ci une langue nouvelle, un nouveau mode d'investigation, dont la loi n'est pas encore définie, mais dont les phénomènes primordiaux s'affirment irrévocablement.

Quoiqu'il en soit, si les données sont encore incertaines au sujet des commencements de notre orbe, il n'en est pas de même au sujet de la Réincarnation et de la préexistence des âmes.

«*Ego occidam et ego vivificabo; et percutiam et ego sanabo :*
» Je tuerai et je vivifierai; je frapperai et je guérirai, dit le
» Seigneur.»

Ce verset du Deutéronome implique clairement la préexistence et la Réincarnation. La structure de la phrase, la position relative des mots entre eux, l'énergique concision du décret que rend le Maître éternel : tout porte coup. Il ne dit pas :

JE TUERAI CEUX AUXQUELS J'AI DONNÉ LA VIE ; JE FRAPPERAI CEUX QUE J'AVAIS GUÉRIS ; mais : JE RENDRAI LA VIE A CEUX QUE J'AI TUÉS ; JE GUÉRIRAI CEUX QUE J'AI BLESSÉS

Et cette interprétation répond seule à la grandeur, à la justice et à la bonté du Tout-Puissant. Tous les subterfuges de la dialectique ne feront pas préférer au sens naturel qui résulte de cette parole divine, un sens amphibologique que certains commentateurs se sont efforcés de faire prévaloir. A quoi bon chercher une interprétation difficile, obscure, alambiquée, de mots simples et concis qui disent si nettement ce qu'ils veulent dire? A quoi bon faire tant d'efforts d'imagination pour aboutir au contraire de ce qui est si compréhensible? Il ressort encore de ce verset un autre enseignement magnifique, non moins digne du Souverain Seigneur : C'est que la vie succède à la mort ; c'est que la guérison suivra toujours la blessure, ou mieux que le pardon sera, tôt ou tard, le complément naturel, forcé, divin, du châtiment quel qu'il soit.

Occidam et vivificabo! percutiam et sanabo! Ces quatre verbes sont d'une portée immense : il y a là toute la doctrine humaine. La progression et la perfection successionnelles, c'est-à-dire qui se déduisent d'elles-mêmes, s'y trouvent implicitement démontrées. D'abord le châtiment terrible : je tuerai ! puis le châtiment modéré : je frapperai ! ce qui implique le progrès accompli. En vérité, plus je médite sur la gravité et la profondeur de cet admirable verset de l'Écriture, plus chacun de ces termes me paraît contenir d'immenses conséquences. Mais ce n'est point ici le lieu d'en fouiller tous les précieux filons.

Ainsi donc, on le voit : le Dieu d'Israël, ce Dieu farouche qu'on représentait toujours la violence et la menace à la bouche, est, dans ce verset qui semble pourtant si terrible, plein de mansuétude, d'indulgence, de pardon et d'amour.

Il châtie selon sa justice pour relever selon sa bonté.

« Dieu, — dit Bossuet, — n'avait pas jugé convenable de livrer, chez les Hébreux, le dogme de l'immortalité de l'âme aux grossières interprétations, aux stupides pensées d'une multitude trop charnelle pour ne pas en abuser; les hommes spirituels, les parfaits, pouvaient seuls pénétrer les voiles dont il était environné à dessein (1) »

On constate à regret, dans ce passage, que le grand orateur chrétien manquait du criterium spirite pour juger sainement le sens voilé des versets mosaïques. Saint Augustin qui voyait de plus près, et par conséquent mieux et plus juste, dit lui-même :

» *Unus tamen Deus per sanctos prophetas et famulos suos,*
» *dedit minora præcepta populo quem* ADHUC TIMORE ALLIGARI
» OPORTEBAT :

(1) J'ai trouvé dans les travaux si consciencieux de mon ami Pezzani une grande partie des citations que je rappelle dans ces lettres ; je le dis pour rendre à chacun le mérite de ses recherches. A. D'A.

» Dieu, par ses saints prophètes et ses serviteurs, n'enseigna au peuple, qu'il fallait encore ENCHAINER PAR LA CRAINTE, que les préceptes inférieurs.»

Aussi, un matérialiste déjà cité par moi, M. Chevalier, s'appuyant sur cette opinion erronée que la loi hébraïque ne contient aucune affirmation de l'immortalité, prétend-il à l'appui de sa thèse que :

« Dans toutes les menaces et toutes les promesses de l'Écriture, tout est temporel et qu'on ne trouve pas un seul mot à l'appui des dogmes de la spiritualité de l'âme et d'une vie future. Certains commentateurs, d'un mérite plus ou moins remarquable, ont prétendu, — dit M. Chevalier, — que Moïse avait une notion exacte de ces deux grandes croyances;... Il est entièrement inutile de discuter sur les sentiments secrets du Législateur des Hébreux. Ce dont NOUS SOMMES CERTAINS, c'est que Moïse n'a jamais ouvert la bouche sur la spiritualité et l'immortalité des âmes, les récompenses et les châtiments futurs ; qu'il ne s'étend point au-delà du temps présent pour annoncer et faire réaliser les bienfaits réservés aux observateurs de la loi et les peines de ceux qui les transgressent. Quoique la plupart des critiques bibliques prétendent le contraire, nous trouvons fort étrange que, si Moïse avait connu ces doctrines importantes, il n'en eût pas soufflé mot au peuple Juif. Si donc, comme nous l'avons démontré clairement, elles sont restées étrangères au Chef des Israélites, quel était l'objet et l'étendue de sa mission ?

Si le Législateur des Hébreux avait annoncé les dogmes de la spiritualité et de l'immortalité de l'âme, une des principales écoles philosophiques juives ne les aurait pas sans cesse combattus. Ces hommes éminents par leur science, qu'on appelait *Sadducéens*, n'auraient pas été autorisés par l'État à enseigner publiquement leur manière de penser à cet égard ; on ne les eût point admis surtout à toutes les charges, et on se fût bien gardé de tirer de leurs membres des grands pontifes ! »

Et voilà comme on écrit l'histoire, ma cousine ; et telle est la logique des contempteurs de la divine immortalité qu'ils méconnaissent, qu'ils outragent ouvertement la vérité. Nul n'ignore que les enseignements religieux et philosophiques étaient libres dans Israël, pourvu qu'ils ne méconnussent pas les prescriptions légales du Décalogue et ne niassent point YAHWE ! Nul n'ignore que les Esséniens et les Pharisiens enseignaient également leurs doctrines dans le Temple ; sauf probablement M. Chevalier. D'un autre côté, les charges pontificales étaient héréditaires chez les Israélites, et pour un hébraïste, comme veut le paraître l'auteur que je cite ici, il est inconcevable qu'il ne sache pas que la fonction de Grand-Prêtre avait été donnée à Aaron et à sa postérité. Donc, le sadducéisme d'un Grand-Prêtre n'aurait entraîné qu'un enseignement transitoire de cette doctrine dans la chaire principale du temple, et n'impliquerait, en définitive, qu'un état libéral dans l'enseignement religieux. Sans nous arrêter plus qu'elles ne le méritent à de telles assertions, disons que M. Chevalier a tâché de donner à son matérialisme une origine mosaïque, et voilà tout.

En supposant, ce qui n'est pas, que Moïse et la législation hébraïque n'aient jamais enseigné l'immortalité et la spiritualité de l'âme, s'ensuivrait-il pour cela qu'elles n'existent pas ? Ah ! sans doute, ce sectateur du néant, cet adorateur de la matière, M. Chevalier, est prêt à nier aussi l'électricité, la vapeur, la photographie et l'aréonatation puisque tout cela n'existait pas dans l'enseignement des Romains.

Ceci me remet en mémoire deux passages de Cicéron et de Xénophon sur l'âme, que M. Chevalier devrait bien méditer, les voici :

« Je vous conjure donc, mes enfants, — dit Cyrus, au moment de mourir, — au nom des dieux de notre patrie d'avoir des égards l'un pour l'autre, si vous conservez quelque désir de me plaire : car je ne m'imagine pas que vous regardiez comme certain que je ne serai plus rien quand j'aurai cessé de vivre. Mon âme a été jusqu'ici cachée à vos yeux ; mais à ses actes, vous reconnaissiez qu'elle existait.

» N'avez-vous pas remarqué également de quelles terreurs sont agités les homicides par les âmes des innocents qu'ils ont fait mourir ? Croyez-vous que le culte qu'on rend aux morts se fût constamment soutenu si l'on eût cru leur âme destituée de toute puissance ? Pour moi, chers enfants, je n'ai jamais pu me persuader que l'âme, qui vit tant qu'elle est dans un corps mortel, s'anéantisse dès qu'elle en est sortie. Car je suis convaincu que c'est elle, elle seule, qui vivifie ces corps périssables, tant qu'elle est en eux. Je n'ai jamais pu croire non plus qu'elle perde sa faculté de raisonner au moment où elle quitte un corps incapable de raisonnement. N'est-il pas plus naturel de penser que l'âme, alors plus pure et dégagée de la matière, jouit pleinement de son intelligence? Quand un homme vivant est mort, on voit les différentes parties qui le composaient se joindre aux éléments auxquels elles appartiennent : l'âme seule échappe aux regards, soit durant son séjour dans le corps, soit lorsqu'elle le quitte.

» Vous savez que c'est pendant le sommeil, image de la mort, que l'âme approche le plus de la divinité, et que, dans cet état souvent elle prévoit l'avenir, sans doute parce que alors elle est entièrement libre.

» Or, si les choses sont comme je le pense, et que l'âme survive au corps qu'elle abandonne, faites, par respect pour la mienne, ce que je vous recommande ; si je suis dans l'erreur, si l'âme demeure avec le corps et périt avec lui, craignez du moins les dieux qui ne meurent point, qui voient tout, qui peuvent tout, qui entretiennent dans l'univers cet ordre immuable, inaltérable, invariable, dont la magnificence et la majesté sont au-dessus de l'expression.

Que cette crainte vous préserve de toute action, de toute pensée, qui blesse la piété ou la justice..... Mais je sens que mon âme abandonne mon corps ; je le sens aux symptômes qui annoncent ordinairement la délivrance de l'une et la dissolution de l'autre... (1) »

« Souviens-toi que si ton corps doit périr, toi, tu n'es pas mortel. Cette forme sensible ce n'est point toi ; ce qui fait l'homme c'est son âme et non cette figure que l'on peut montrer du doigt. Sache donc que tu es divin, car c'est être divin que de sentir en soi la vie, de penser, de prévoir, de se souvenir, de gouverner, de régir et de mouvoir le corps qui nous est attaché, comme le Dieu véritable gouverne les Mondes. Semblable à ce Dieu éternel qui meut l'Univers, l'âme immortelle meut le corps périssable. Exerce-la, cette âme, aux fonctions les plus excellentes ; il n'en est pas de plus élevées que de veiller au salut de la patrie. L'âme accoutumée à ce noble exercice, s'envole plus facilement vers sa demeure céleste ; elle y est portée d'autant plus rapidement qu'elle se sera habituée dans la prison du corps à prendre son élan, à contempler les objets sublimes, à s'affranchir des liens terrestres. Mais lorsque la mort vient à frapper les hommes qui se sont vendus aux plaisirs, qui se sont faits les esclaves de leurs passions, leurs âmes, dégagées du corps, errent misérablement autour de la terre et ne reviennent dans ce séjour qu'après une expiation de plusieurs siècles. (2) »

Il est vraiment remarquable de voir les plus grands écrivains des siècles passés, les philosophes les plus recommandables de tous les temps, en un mot, tous les grands et véritables idéologues, pressentir l'idée du vrai que le Spiritisme vient dégager de ses langes en lui donnant une forme nette, précise, légale. L'Immortalité, la Spiritualité, la Préexistence et la Réincarnation ne sont donc pas de si singulières utopies, et j'avoue que sur ces questions l'opinion des Cicéron et des Xénophon pèse d'avantage pour me persuader que celle de M. Chevalier.

A bientôt, mon amie, la suite de ces considérations.

Votre affectionné cousin,

ALIS. D'AMBEL.

DE LA MIGRATION DES AMES

L'homme n'est ici bas qu'un être errant qui cherche une autre patrie.

(ALIBERT)

Il y a certainement en nous quelque chose qui n'est pas matière, quelque chose qui élabore la pensée, à qui appartient le sentiment. Cette chose nous l'appelons *âme*, et nous disons que l'âme est une puissance *immatérielle* par opposition au corps qui est une puissance *matérielle* ; nous ajoutons que cette puissance est *immortelle*, parce que ce qui est immatériel ne peut finir comme la matière.

C'est l'âme qui donne l'intelligence, qui rend l'homme le roi de la nature en le mettant à même d'asservir tous les autres êtres, alors même qu'ils lui sont supérieurs en force et en agilité. C'est l'âme qui le fait vivre dans le présent, le passé et l'avenir ; le transporte dans les régions immenses de l'imagination ; lui découvre de

(1) (Cyropédie de Xénophon, L. VIII, ch... VII.)
(2) (Cicéron. voir ses œuvres.)

nouveaux mondes et lui fait pressentir ses destinées; aussi, comme l'a dit Alibert, pour étudier l'homme, il faut le chercher dans son âme, et non dans son enveloppe corporelle.

L'âme est-elle une substance? n'est-elle qu'une qualité?

D'après quelques philosophes, c'est un Esprit *sui generis.* D'après le plus grand nombre, c'est une étincelle du *Grand Esprit*, du *divin foyer*, une partie de Dieu, qui, après avoir *animé* un corps, retourne à sa divine origine après les migrations successives qui lui sont imposées. Nous partageons entièrement cette dernière opinion (1).

Où siége l'âme?

Dans le cerveau, s'accordent à dire tous les physiologistes. Dans la glande *pinéale*, prétend Descartes. Dans le corps calleux, affirment les anatomistes. Et pourquoi physiologistes et philosophes ont-ils ainsi fixé le siége de l'âme? C'est parce que si l'on enlève, ou si l'on altère les organes précités, *la raison*, qui est le caractère distinctif de l'âme, disparaît ou se trouve profondément troublée.

Delachambre a écrit : l'âme étant créée à l'image de Dieu, il fallait qu'elle fût dans tout l'homme, comme Dieu est dans toute la nature.

Aristote dit : L'âme est indissolublement unie au corps et ne peut pas plus en être séparée qu'on ne peut séparer d'un objet quelconque la forme qui le détermine et le limite. L'âme est le complément du corps, sa perfection, et pour parler le langage aristotélique, son *entéléchie*; elle ne peut en être séparée qu'à la mort.

Aristote ne connaissait pas le *somnambulisme artificiel* qui démontre que l'union de l'âme et du corps est loin d'être aussi intime qu'il le prétend, puisqu'elle s'en détache presque à volonté, et amène *l'insensibilité*; puisque détachée, elle peut voir sans le secours des yeux, entendre sans l'aide des oreilles, déguster par le creux de la main, la plante des pieds, en dehors de l'action des organes du goût. Ces phénomènes que j'ai cent fois constatés, s'observent journellement dans la pratique du *magnétisme animal.*

Platon définissait l'âme : *une intelligence servie par des organes.* La définition eût été plus exacte s'il eût dit *asservie* par des organes.

L'âme est directrice du corps, elle en règle les mouvements et les soumet au contrôle de la raison. Elle joue d'après Stahl le role d'un mécanicien habile faisant fonctionner une machine et veillant jour et nuit à la réparation des rouages dérangés. Si la machine est entièrement *détraquée*, l'âme *se croise les bras*, se retire et nous observons *la folie*; si un rouage ou deux, répondant à un effet, manque, l'effet n'est plus produit, delà l'*anomalie*; ou est opposé à celui voulu, — *la manie.* Si toute la machine est usée et ne fonctionne que difficilement et qu'imparfaitement, nous avons la *caducité.*

C'est donc l'âme qui veille à la bonne harmonie des fonctions. Comme c'est elle qui perçoit la douleur et les jouissances, elle se sert de ces deux genres de sensations pour diriger l'homme. C'est elle qui préside à nos passions.

Dans maintes circonstances, maîtresse de la sensibilité, elle la retirera entièrement, soit pour éviter une douleur qu'elle ne se sentira pas la force de supporter, soit pour pouvoir s'élancer plus facilement dans le monde des Esprits avec lesquels elle a des rapports constants.

Cette faculté de l'âme d'annihiler la sensibilité se présente chaque jour et cependant n'a été signalée, ni expliquée par aucun physiologiste. Ainsi elle retire la sensibilité dans toutes les circonstances où elle est absorbée par une passion violente qui semble la dégager de ses liens corporels et de ses rapports avec les organes.

(1) Telle n'est pas notre manière de voir : pour nous Dieu est la cause suprême dont toute la création est l'effet; or l'homme faisant partie de la création ne saurait pas plus se confondre avec le Créateur que la cause avec l'effet. La cause est indépendante de l'effet et vit de la vie propre, tandis que l'effet est toujours dépendant ou successif de la cause.

A. d'A.

Dans un violent accès de colère, on ne sent rien. Voyez deux champions aux prises, ils se frappent, ils se mordent, ils se déchirent sans éprouver, sans manifester la moindre douleur. Les boxeurs anglais se font *entraîner* avant de se livrer à leurs dangereux exercices; or *l'entraînement* consiste en une sorte de magnétisation, à l'aide de laquelle *l'entraînement* rend insensible l'entraîné.

Le guerrier, dans l'exaltation du combat, reçoit les plus graves blessures sans s'en apercevoir. Un peintre célèbre avait reproduit sur la toile une bataille et avait placé au-dessus des combattants *les âmes.* La lutte des corps avait cessé que les âmes se déchiraient encore. Cette dernière hypothèse est forcée, mais la lutte des âmes, en dehors des corps, a quelque vraisemblance, puisque dans le fort de l'action, tous les sens paraissent absorbés et que la sensibilité, qui est le résultat de l'union intime de l'âme avec le corps, disparaît.

Un grand nombre de martyrs ont présenté cette insensibilité et souriaient tandis que les tenailles déchiraient leurs chairs. Mutius Scévola, exalté par l'amour de la patrie, a pu exposer sa main aux ardeurs d'un brasier enflammé. Il ne souffrait pas.

Le plus grand nombre des condamnés au dernier supplice sont insensibles. L'âme, effrayée des angoisses qu'elle aura à subir, se retire et la hache du bourreau ne frappe qu'un corps inerte.

Le suicide, qui pour nous est le plus souvent un acte de folie, est fréquemment accompagné d'insensibilité. Une femme s'ouvre l'abdomen, en retire les intestins et les coupe par morceaux à l'aide de ses ciseaux, Appelé, je l'interroge, elle m'avoue n'avoir éprouvé aucune sensation.

Le retrait de l'âme, caractérisé par l'insensibilité, peut même s'opérer dans un travail de l'esprit accompagné d'une attention soutenue. Archimède est surpris par l'ennemi alors qu'il étudiait un problème; il ne s'était aperçu ni de la bataille, ni de la prise de Syracuse, et il est tué par les soldats auxquels il refuse de répondre.

Quelque temps auparavant, prenant un bain, il trouve la solution d'un problème qu'il cherchait depuis longtemps, il s'élance nu hors du bain, et parcourt la ville en s'écriant : je l'ai trouvé!

— Qu'as-tu trouvé? lui dit un ami qui l'arrête. — La solution tant désirée! — Revenu à lui, il se jette tout honteux dans une maison voisine, où il se fait remettre des vêtements convenables.

Un des principaux attributs du magnétisme est d'amener l'insensibilité. J'ai toujours défini le magnétisme : l'action d'une âme forte unie à des organes sains, sur une âme plus faible. *Le fluide magnétique*, qui n'est autre que le *fluide vital*, ne joue aucun rôle dans les phénomènes du somnambulisme.

Enfin l'éther, le chloroforme et tous les anesthétiques n'amènent l'insensibilité qu'en agissant sur le cerveau, et y causant une telle perturbation que l'âme perd toute action sur lui. L'ivresse est toujours accompagnée d'une insensibilité remarquable, et si certain dicton établit qu'il *est un Dieu pour les ivrognes*, c'est qu'ils peuvent faire, dans l'état d'insensibilité où ils tombent, des chutes qui détermineraient la mort s'ils se trouvaient dans l'état normal.

Averroès dit : l'âme naît avec le corps, est malade avec le corps, disparaît et s'évanouit avec le corps.

Nous répondrons à ce philosophe, que ce qu'il dit peut s'appliquer à *l'instinct* (1) des animaux, non pas à l'âme.

L'âme ne naît point avec le corps, puisqu'elle ne s'y rattache que quelque temps après la naissance.

Elle se perfectionne avec le corps, mais non en proportion de la perfection des organes, puisqu'elle brille le plus souvent d'un vif éclat dans des corps malingres et contrefaits.

(1) Cette question doit être réservée, attendu qu'elle est loin de nous paraître résolue.

Elle n'est pas toujours malade avec le corps, puisqu'on observe des personnes constamment souffrantes présenter une vivacité d'esprit et une gaîté extraordinaires.

Enfin elle ne meurt pas avec le corps, puisque, n'étant pas matière, elle ne peut subir le sort de la matière.

ORDINAIRE, docteur-médecin.

(La suite au prochain numéro)

COMMUNICATIONS MÉDIANIMIQUES

Étude sur la nature de l'âme.

MÉDIUM : Mme DELANNE

Mes chers enfants, vous voilà de nouveau agités par un mot qui semble détruire ce qui vous a été enseigné sur la Réincarnation et les idées innées; c'est une conséquence de votre manque d'attention lorsque vous lisez les enseignements que nous vous apportons.

Soyez donc toujours prudents dans vos appréciations et ne vous avancez pas trop; car, semblables à l'enfant qui commence à marcher, il vous faut un chemin facile dans vos nouvelles études afin de ne point tomber.

Ne vous aventurez donc pas à sonder les questions si graves de la *création de votre âme*; vous ne pourriez en sortir à votre honneur; votre matière corporelle ne peut laisser à votre Esprit assez de liberté pour qu'il puisse se dégager librement et s'occuper d'un sujet aussi obscur et que Dieu a laissé avec raison dans l'ombre.

Là n'est point la volonté du Seigneur, et tel n'est pas le but des enseignements que nous vous transmettons.

Vous devez travailler à votre avancement moral sur cette terre afin de pouvoir étudier plus tard *dans d'autres sphères*, ce que vous ne pouvez comprendre ici bas. Je reviens à mon sujet :

Les communications de Lamennais ont besoin d'être méditées profondément par ceux qui veulent en saisir le sens véritable. Il ne vient pas détruire ce qui vous a été enseigné sur la Réincarnation qui est la pierre fondamentale du Spiritisme ; mais il vient expliquer ce que vous n'aviez pas compris, et vous faire remarquer que vous ne devez pas conclure de la même manière parce que les effets vous semblent être de la même nature, attendu que la cause peut être différente suivant l'avancement de l'Esprit

En effet, l'Esprit qui a progressé dans ses incarnations précédentes, peut conserver dans celle-ci le même désir de progresser; aussi en voit-on quelques-uns, en raison du milieu dans lequel ils se trouvent et de l'instruction qu'ils reçoivent, développer par leurs travaux une des sciences ou des vertus qui se trouvaient en eux à l'état latent.

Vous me direz : Comment les possédaient-ils, puisque nous avons tous été créés simples et ignorants? A cela je vous répondrai : L'Esprit étant une émanation divine, *une parcelle de Dieu lui-même* dans sa plus infime partie (comme le dit Lamenais) il possède en lui, à l'état latent, les germes de toutes les perfections qu'il faut pour arriver à Dieu; c'est en cherchant à développer tous les germes qui sont en nous et inhérents à nous, que l'on peut arriver à la perfection.

Pour vous donner un exemple que vous puissiez comprendre : Voyez un grain de blé, prenez-le et le mettez dans une terre bien soignée et bien cultivée; il va se développer, grandir et vous fournir un épi magnifique; tandis que le même grain, sortant du même épi, déposé dans un terrain inférieur ne produira qu'un épi maigre et chétif.

Pourquoi cette différence, puisque l'un et l'autre renferment à l'état latent les mêmes germes et qu'ils reçoivent l'eau et le soleil de la même manière? La question est facile à résoudre. C'est que l'on a travaillé avec plus d'activité à améliorer le sol où l'un doit germer, ce qui lui a permis de développer tout ce qui était contenu en lui; de sorte qu'il a pu donner tout ce qu'il pouvait donner; tandis que le dernier, souffrant du mauvais milieu dans lequel il s'est trouvé jeté, n'a pu se développer ni grandir, en raison de l'ingratitude du terrain.

Il en est de même de notre Esprit lorsqu'il revêt la matière; il en est en quelque sorte le laboureur; il doit travailler énergiquement à son amélioration, afin qu'elle devienne moins matérielle et qu'il puisse s'en détacher plus librement.

Ce n'est donc que par une étude sérieuse et incessante que vous pouvez développer les facultés qui sont en vous et vous élever chaque jour; mais pour cela il faut faire abnégation d'idées préconçues et se détacher complétement de tout système, afin de juger froidement, et ne pas discuter sur des questions aussi ardues que celles que vous soulevez à chaque instant. Nul ne peut arriver à la fin d'une recherche ou d'une étude, s'il a omis d'en étudier les principes élémentaires et fondamentaux.

Nous vous avons dit bien souvent et nous vous répétons sans cesse : le Spiritisme vient à peine de naître. Il

est encore enveloppé dans ses langes et, voulant discuter sur les points les plus difficiles de cette science et sur les côtés les plus obscurs de la création, vous n'attirez nécessairement à vous que des Esprits systématiques qui cherchent à vous faire bâtir un édifice sans fondement : c'est-à-dire système sur système.

Prenez garde ! le sujet est grave et ne peut pas être résolu autrement que Lamenais vous l'a démontré.

L'Esprit étant une étincelle de Dieu lui-même, conserve partout et toujours son individualité et ne se confond en aucun tout.

Étudiez donc, avant, l'*enveloppe* qui vous cache l'Être, Pourquoi vouloir toujours interpréter dans un autre sens les enseignements que nous vous apportons? Je vous le répète, méfiez-vous des Esprits systématiques et faux savants; surtout en ce moment ou s'opèrent de grands mouvements dans le monde invisible. Méfiez-vous, vous dis-je, car vous avez des adversaires plus terribles parmi les désincarnés que sur la terre. Ceux-là viennent à vous avec des dehors trompeurs, et ils vous entraîneraient vers l'abîme si cela leur était possible.

Rappelez-vous souvent les paroles de Jésus-Christ : «IL Y AURA DE FAUX CHRISTS ET DE FAUX PROPHÈTES.»

Il y en a parmi vous qui se prétendent Christ. Tenez vous en garde contre eux et surtout évitez toute discussion funeste au progrès d'une doctrine qui vient démontrer simplement et par des faits la sagesse de Dieu, sa justice, sa bonté et son amour pour les hommes.

Travaillez à votre amélioration personnelle et à celle de vos frères. Rappelez-vous de faire fructifier les talents que le Maître vous a confiés; afin que lorsqu'il vous demandera ses comptes, vous soyez en mesure de lui monrer votre travail.

Ne cherchez donc plus à prouver par des suppositions ce que vous ne pouvez pas connaître ; une fois pour toutes, sachez attendre, chaque chose saura venir en son temps.

Celui qui fut : St BENOIT.

LES FRÈRES DAVENPORT

NOUVEAUX MEDIUMS AMÉRICAINS

Afin que nos lecteurs puissent connaître tout ce qui concerne ces médiums américains. Voici la version de l'*Indépendance Belge* :

«Le récit de certaines séances miraculeuses qui mettent Londres sens dessus dessous, nous arrive et nous amène à chercher au delà du monde présent et visible. Ce n'est plus M. Home qui met en mouvement des légions d'esprits, à la grande satisfaction des spectateurs humains de ces sortiléges, ce sont deux nouveaux venus en Europe, les frères Davenport, médiums américains, attendus à Paris dès qu'ils auront fait assez leur sabbat de l'autre côté du détroit. Ces deux frères Davenport remplissent de leur nom la presse anglaise. Ils reproduisent les phénomènes qui défrayaient les rares et inaccessibles séances de M. Home, et ils y ajoutent des surprises nouvelles. D'abord on paie pour les voir, eux et leur train, une guinée par personne, ce qui est déjà une surprise, M. Home ayant toujours, au contraire, refusé de tirer aucun parti de ce qu'il appelle ses facultés surnaturelles, et s'étant constamment posé dans le monde comme un parfait gentlemen indépendant, dont vous demeuriez l'obligé lorsqu'il vous avait fait la faveur entière de vous admettre autour de sa table à miracles.

» Les Davenport, qui sont, ou du moins qui se prétendent les agents de forces surnaturelles, ont naturellement pour adversaires, comme il arrive toujours en pareil cas, les prestidigitateurs qui ne croient qu'à l'habileté de leurs dix doigts, dont ils font métier et marchandise, et ne veulent pas admettre la concurrence des lutins. M. Anderson, un escamoteur en vogue (1), a défié les Davenport et les Davenportiens, comme on appelle leurs partisans, de rien produire avec leurs soi-disant Esprits pour collaborateurs, que lui, Anderson, ne se fît fort de reproduire aussitôt, sans autre auxiliaire que son propre esprit et sa propre adresse. Là-dessus, la ville de se partager en Andersonniens et en Davenportiens, et les paris de s'engager. Mais M. Anderson a retiré depuis, à la grande confusion de son parti, le gant qu'il avait jeté, et, sur cette retraite, les Davenportiens ont naturellement marqué un point.

» Les deux médiums donnaient récemment une soirée chez M. Dion-Boucicault, l'auteur du *Lac de Ghenaston*, que l'Ambigu lui a emprunté, le plus célèbre dramaturge de nos voisins, leur Dennery, en un mot. L'assistance se composait de douze ou quinze personnes : officiers de l'armée de terre et de mer, écrivains, artistes, tous gens peu disposés à jouer le rôle de dupes. Eh bien! si nous en croyons le récit adressé au *Daily Telegraph* par un témoin, ce petit public a été abasourdi de ce qu'on lui faisait entendre et toucher, sinon voir.

» L'absence de clarté est, par malheur, une condition indispensable, paraît-il, au succès de ce genre d'expérience. Dès que paraît la lumière, les Esprits disparaissent. Ce sont des lucifuges. Comme Horatio le dit au commencement de *Hamlet*, dans Shakespeare : « Le coq, » qui est le clairon du matin, avec son cri puissant et » aigu, réveilla le dieu du jour, et, à ce signal, qu'ils » soient dans la mer ou dans le feu, dans la terre ou » dans l'air, les Esprits égarés ou errants regagnent en » hâte leurs retraites.»

» A voir le genre des tours qui s'exécutent par l'influence des Davenport, on dirait qu'ils sont en relation avec des lutins malicieux plus ou moins cousins de la reine Mab. Exemple : Vous liez M. Davenport par les mains et par les pieds à la chaise sur laquelle il est assis; vous y mettez toute votre force et toute votre industrie; le nœud gordien est un enfantillage à côté de la science avec laquelle vous enchevêtrez les liens qui tiennent ce Davenport captif sur sa chaise; vous tenez l'autre les deux mains dans les vôtres, de façon à rendre tout secours de sa part et tout compérage impossible. Cependant dès qu'il fait nuit, dès que les frappements de rigueur dans la table ou dans la muraille, ou dans un meuble quelconque, quelquefois dans les carreaux, ont annoncé le commencement de la séance et comme qui dirait marqué par trois coups le lever du rideau, ce sont d'abord les instruments qu'on a eu soin de déposer sur la table, à savoir : une trompette, un tambourin, une clochette, une guitare qui se mettent à jouer tout seuls, à se promener dans l'appartement, à monter le long de vos membres, à marcher sur le parquet ou à voler vers le plafond. Ce n'est pas tout, des mains vous touchent les mains et vous les sentez si bien que vous les voyez presque.

» Tout cela, c'est renouvelé de M. Home, moins la précaution d'attacher l'enchanteur. Revienne la lumière, vous le trouvez immobile sous ses nœuds intacts. Mais, si vous ôtez lampe et flambeaux une minute, tout à l'heure M. Davenport sera délivré de ses liens, et l'on retrouvera faisant collier au cou de l'un des spectateurs la corde dont il était le prisonnier tout à l'heure.

» Délivré maintenant, il se retrouvera captif, si vous le désirez, absolument comme s'il n'avait pas bougé et vos nœuds vous paraissent intacts; ou bien! de plus fort en plus fort! L'habit de M. Davenport, tout liés que sont ses bras, lui est ôté et se retrouve dans un coin de l'appartement ; ou bien encore votre habit à vous spectateur, vous sera ôté et endossé par le Davenport en question toujours enchaîné.

Ce ne sont peut-être pas là des plaisanteries d'un goût exquis, mais assurément des étonnements de première grandeur.

» Faites-vous lier les pieds et les mains, faites-vous attacher à une chaise, et puis essayez un peu d'ôter votre habit, sans le faire couper en morceaux, et de passer sur vos bras captifs les manches de l'habit du voisin qu'il aura fallu, au préalable, extraire de son dos.

Je ne connais au monde que M. Henri Delaage pour trouver ces mystifications-là toutes simples et s'étonner de l'étonnement dans lequel elles nous jettent, nous autres pauvres mortels. Il a toujours vu, quoi qu'on lui raconte en fait de surnaturel, plus fort que ça, la veille ou le matin même.

» Lorsque cette poétique féerie de George Sand et de Paul Meurice, *Le Drac*, fit sa première apparition au Vaudeville, Delaage très-sérieusement rapportait dans les couloirs qu'il avait connu à Paris même un drac, amoureux d'une jeune fille.

L'Esprit comblait de petits présents gracieux, d'attentions, de doux messages la beauté de son choix. Une bougie changée de place, une rose déposée sur l'oreiller où l'enfant allait dormir, un chapelet suspendu à son bénitier ou accroché à son prie-Dieu, un livre ouvert à certain passage qu'il voulait faire lire à cette mortelle: tels étaient les jeux innocents du tendre drac.

» Ce manége dura cinq ans, depuis les quinze ans de la bien-aimée de l'aimable drac jusqu'à ses vingt ans. A cet âge-là, on la maria, et, au moment de recevoir la bénédiction nuptiale, elle trouva, dans son livre de messe, un petit billet contenant les adieux du drac.

MANÉ.

Indépendance Belge du 15 octobre 1864.

(1) Le Caston de l'Angleterre.

CAUSERIE SPIRITE

La *Nouvelle Revue de Paris* qui doit paraître le 13 novembre prochain pour continuer tous les dimanches, annonce, à notre grande satisfaction, une série d'articles par Victorien Sardou sur le Spiritisme et les spirites. Nous sommes heureux de voir rentrer dans la lice un aussi solide champion.

On nous annonce d'autre part la création d'une nouvelle Revue, destinée à propager et à défendre nos idées. Son but et son programme énoncés dans le premier numéro, nous feront connaître ses tendances. Elle se pose, nous le savons, en dehors de toute influence et de toute autorité, quelles qu'elles soient. Néanmoins, notre concours lui est acquis d'avance comme à toute autre nouvelle publication qui viendra grossir nos forces et défendre notre foi.

* * *

Une preuve entre mille des progrès que fait notre doctrine. c'est la création par MM. Lacroix et Cie, fabriquants, à Angoulême, d'un nouveau papier à cigarettes qu'ils ont intitulé : LE SPIRITE. Ce papier se recommande, disent-ils, par sa souplesse et sa douceur. Il est incontestable que cette spéculation n'aurait pas eu lieu si le nombre des adeptes de notre croyance ne s'était pas multiplié à l'infini dans l'ouest et le midi de la France.

* * *

Nous annonçons avec une véritable satisfaction à nos frères que M. Allan Kardec vient de s'adjoindre un collaborateur dévoué, qui a déjà fait largement ses preuves ailleurs

C'est notre excellent ami M. Sabô, fondateur de la Société spirite de Bordeaux, et créateur de la *Ruche bordelaise*, dont tous nos amis ont apprécié la valeur.

Dans une de ses dernières séances, la Société de Paris, sur la proposition de son président et d'après l'avis unanime du comité, l'a élu membre actif et titulaire. Ce témoignage exceptionnel de sympathie était légitimement dû à celui dont notre Directeur a eu l'honneur d'être le collaborateur, avant la création de l'*Avenir*.

* * *

Le *Journal de Rouen*, organe clérical, comme chacun sait, a daigné s'occuper de nous. Nos lecteurs connaissent les aménités que les pieuses feuilles nous décernent ; mais en voici un nouvel échantillon sorti de l'officine de la rue Saint-Lô.

C'est à propos de M. Caston, le prestidigitateur à la mode des séminaires et des maisons conventuelles, et qui, vous ne l'ignorez pas, a produit ce factum indigeste, intitulé : *Les marchands de miracles*. Au surplus, écoutez :

THÉATRE-FRANÇAIS

« M. de Caston a donné hier au Théatre-Français, sa dernière séance. Comme toujours, il a causé aux spectateurs une stupéfaction complète en réalisant tous les prodiges que l'on jurerait absolument impossibles. Le meilleur résultat de ces séances est d'empêcher les gens auxquels il reste la plus petite parcelle de sens commun de se laisser aller à l'idiotisme des spirites et autres confrères de la même sorte. En voyant accomplir par des procédés fort naturels, mais très-habilement dissimulés, des merveilles que les imbéciles et les crétins attribueraient aux esprits frappeurs, on se trouve ramené vers la droite raison, et pour nous, le grand mérite de M. de Caston est de paralyser autant qu'il le peut le mal que tous ces médiums, tristes charlatans, pour ne pas dire plus, font à la partie crédule de l'humanité. »

Que dire de pareilles élucubrations? Voilà un journal qui, de parti pris, sans raisons, sans connaissance de cause, déverse l'injure et le mépris sur une classe nombreuse et digne de respect, et dont les invectives atteignent plus haut qu'il ne pense! Où a-t-il vu que les spirites fussent des idiots? et où sont donc ces médiums tristes *charlatans* dont ont eu à se plaindre MM. de la rue St-Lô. Dans toute cette diatribe, le nom d'un seul charlatan ressort, c'est celui de M. de Caston.

Chacun sait, Dieu merci ! que ce ne sont pas les spirites qui sont des MARCHANDS DE MIRACLES.

* * *

M. Dozon nous prie d'annoncer qu'il est en mesure de baisser le prix des volumes qu'il a publiés. C'est une bonne chance pour tous les lecteurs, et une idée véritablement spirite. Le prix de chaque volume des *Révélations d'outre-tombe* est désormais fixé à 2 fr. 50 chez tous les libraires et chez l'auteur, 14, rue Vincent, à Passy.

Nous annonçons également la prochaine publication d'un nouveau volume, dû à la collaboration féconde de M. et de madame Dozon. Nous en rendrons compte en temps utile.

* * *

Le *Monde musical* de Bruxelles, dirigé par M. A. Malibran et qui est tiré à 6,000 exemplaires, entre résolument dans les rangs des défenseurs du Spiritisme. Salut à ce vaillant athlète! et courage surtout, car il rencontrera plus d'une déception sur sa route. Mais *fais ce que dois, advienne que pourra*, telle doit être la devise de tous ceux qui se dévouent à la propagation de la doctrine spirite.

MARIE ALIS.

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMP. VALLÉE, 15, RUE BREDA.